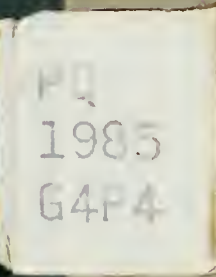
Garren

Le pédantisme; ou, Le fléau de la Société.



LE PÉDANTISME,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

LE PÉDANTISME, OU LE FLÉAU *DE LA SOCIÉTÉ,*

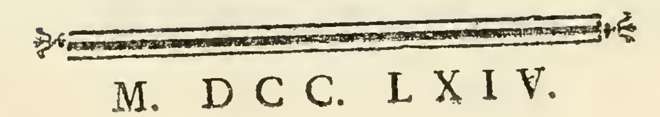
COMÉDIE,

Par M. GARREN, *Avocat au Parlement.*

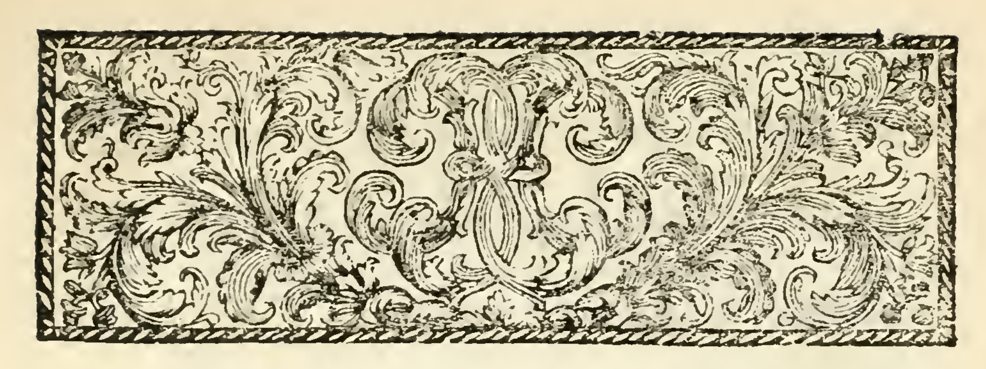


A BORDEAUX;

Chez les Freres LABOTTIERE, Imprimeur-Libraires; Place du Palais.



M. DCC. LXIV.



ÉPÎTRE
DÉDICATOIRE,
A M. DE ****.

*ONSIEUR,*

Je vous envoie la faible peinture d'un ridicule, qui, ſûrement, ne fut jamais le vôtre ; de cette eſpece de ridicule qu'enfante une étu-

de mal digérée dans un homme dépourvû de jugement. Ne me demandez pas le nom de l'original que j'ai eu en vue ; il me ſuffit de vous dire que j'ai fait cette copie en Province, & vous ſavez ſi ce ſéjour a pu me fournir des modeles.

Je ſuis, &c.

ACTEURS.

GÉRONTE, *vieux Bourgeois, Pere de Bertrand & de Julie.*

BONNEFON, *Frere de Géronte.*

BERTRAND.

JULIE.

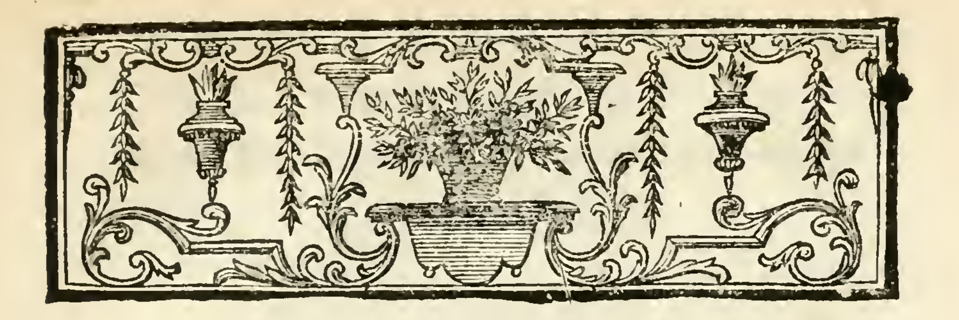
TOINETTE.

JUSTIN, *Avocat, Amant de Julie.*

Madame HAUTON.

CLARICE, *Fille de Madame Hauton.*

La Scène est à Bordeaux.



LE PÉDANTISME, *COMÉDIE.*



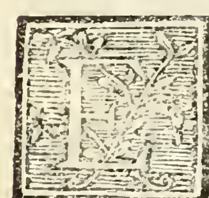
ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, TOINETTE.

Géronte court après Toinette, la canne à la main.

TOINETTE, *toute essoufflée.*



H bien, eh bien! quel diable d'homme êtes-vous donc? Je vous trouve bien singulier, de faire tomber sur moi votre humeur! sur moi, qui ne suis ni votre fils, ni un Docteur, ni un Pédant.

GÉRONTE, *furieux.*

Taisez-vous.

TOINETTE.

En puis-je davantage si votre fils est un sot?

GÉRONTE.

Taisez-vous, vous dis-je.

TOINETTE.

Est-il dans l'ordre que je paye les fautes des autres?

GÉRONTE, *en feignant d'aller à elle.*

Quoi, friponne.....

TOINETTE.

Monsieur Géronte, oh! point de coups, je vous prie : j'ai bon droit, bon bras...... Vous savez ce que je veux dire.

GÉRONTE.

Je t'assommerai.

TOINETTE.

Vous m'assommerez, Monsieur Géronte? Mais, pour assommer les gens, il faut au moins qu'ils soient coupables; & dans cette affaire, je ne vois que vous qui le soyez.

GÉRONTE.

Je te briserai les os.

TOINETTE.

Cela vous plaît à dire. Je vous crois trop pru-

dent pour vous mettre dans le cas d'être pendu.

GÉRONTE, *après avoir donné quelques coups à Toinette, qui crie à l'assassin.*

On ne se taira pas?

TOINETTE.

Non, je ne me tairai pas : je veux crier, hurler, soulever toute la ville.

GÉRONTE, *en s'en allant.*

Voilà un indigne sujet! Oh, il faut que je m'en délivre. (*En se retournant.*) Mais, mais, je ne connois plus ma maison : tous, jusqu'à mon domestique, sont d'une hardiesse, d'une effronterie sans bornes; mais, corbleu, je vous rangerai.

SCENE II.

TOINETTE *se laisse aller sur une chaise, & se plaint d'une voix entrecoupée.*

AH, ah, ce bourreau-là... m'a... éreintée. Ah, ah, le turc! Ah, le démon!

SCENE III.

JULIE, TOINETTE.

JULIE.

MON Dieu, Toinette, tu ne veux pas me dire quelles clameurs?

TOINETTE.

Ah! le beau mot, clameurs! C'est bien le cher frere qui l'a imaginé.

JULIE.

Qu'eſt-ce donc, dis-moi? J'ai entendu du troiſieme des cris épouventables; je me ſuis précipitée, croyant que toi, ou mon pere ou mon frere ſe trouvoient mal.

TOINETTE.

En effet, c'eſt ſur-tout lorſqu'on ſe trouve mal qu'on a la force de bien crier, n'eſt-ce pas?

JULIE.

Mais, enfin, ce bruit, ces chaiſes, ce dérangement, que ſignifie tout cela?... Parle; tu me déſeſperes... Mais, quoi! tu ne dis mot? Réponds-moi donc: je friſſonne encore de la peur que tout ce tapage-là m'a cauſé.

TOINETTE.

C'eſt votre démon de pere, puiſque vous le voulez tant ſavoir, qui eſt la cauſe de ce vacarme; c'eſt lui qui me rouoit de coups, & me faiſoit payer les iniquités de ſon fils, ou de votre frere, comme il vous plaira.

JULIE.

Voilà une énigme qu'il faut m'expliquer.

TOINETTE.

Énigme? Il n'y a point d'énigme. J'ai été bien battue, & les reins me font grand mal: voilà malheureuſement pour moi, toute l'énigme.

JULIE.

Mais, enfin, qu'eſt-ce qui a donné lieu à tout cela? Remontons à l'origine des choſes : qu'as-tu fait à mon pere? Que lui as-tu dit? Voyons, parle, explique-toi.

TOINETTE.

Je n'ai ni fait ni dit rien à votre pere; c'eſt de ſa mauvaiſe humeur, c'eſt du maudit jargon de Monſieur Bertrand, votre digne frere, que cette ſcène-là a pris ſa ſource. J'étois aſſiſe tranquillement dans l'embraſure d'une fenêtre; à la vérité ne faiſant rien, ni n'ayant envie de rien faire : je parle ſincérement.

JULIE.

Abrége tant que tu pourras.

TOINETTE.

Monſieur le Docteur eſt entré, il a fait cent tours dans la chambre, un gros vilain livre dans les mains; il avoit l'air rêveur, farouche, rébarbatif, & faiſoit des geſtes, mais des geſtes, Mademoiſelle, épouvantables.

JULIE.

Pourſuis.

TOINETTE.

Il s'eſt heurté vingt fois contre les chaiſes, les volets, les tables, s'eſt fait ſans doute beaucoup de mal; mais le plaiſir de dévorer ſon livre étoit

plus fort que tout, le malheureux n'a rien senti.

JULIE.

Après.

TOINETTE.

Pendant ce beau manége, Monsieur votre pere est venu, & lui a demandé je ne sais quoi à plusieurs reprises, mais d'un ton qui ne m'a pas paru tendre. Monsieur Bertrand est tout-à-coup sorti de ses rêveries, & a répondu, mais selon sa louable coutume, en lardant des mots latins, arabes, grecs, je n'en sais rien; en un mot, vous connoissez son fatras, & en savez là-dessus plus que je ne pourrois vous en dire. Monsieur votre pere, qui ne l'entend pas, devient furieux; il prend sa canne, & en applique adroitement quelques coups sur les reins du Docteur. Celui-ci, qui ne se sent pas flatté, jette son volume énorme, se débarrasse, prend la fuite; & Monsieur Géronte, (remarquez ceci, je vous prie) Monsieur Géronte, qui ne peut plus s'escrimer sur son fils, sous prétexte que je me mets à rire, court sur moi, l'œil étincelant, & épuise sur mes bras les restes de sa colere. Mademoiselle, ne voilà-t-il pas le procédé le plus noir, le plus indigne?...

JULIE, *en souriant.*

Ne sais-tu pas, Toinette, que tout lui fait ombrage? Pourquoi riois-tu? Mais...... que tout cela soit comme non-avenu : passons à des choses plus intéressantes; je veux t'apprendre une nouvelle qui te sera plaisir.

TOINETTE.

Quoi donc?

JULIE.

Tu ſais que mon pere exige abſolument de mon frere qu'il prenne un état?

TOINETTE.

Je le ſais.

JULIE.

Tu ſais auſſi qu'en conſéquence mon frere penſe à ſe marier avec Clarice, qu'il lui fait une cour aſſidue, & que mon oncle doit être le médiateur de cette affaire? Le ſais-tu?

TOINETTE.

On le dit, mais je n'y crois pas.

JULIE.

Eh bien, le cas de mon frere eſt auſſi le mien. Ma petite Toinette, mon mariage ſe concluera aujourd'hui; oui, aujourd'hui. Mon très-cher oncle, Monſieur Bonneſon, doit ſe rendre tout-à-l'heure au logis pour en faire la propoſition à mon pere....

TOINETTE.

Quel eſt donc votre ſoupirant? Comment le nommez-vous?

JULIE.

Il faut que tu le devines. C'eſt un jeune homme qui vient me voir deux fois par jour.

TOINETTE.

Deux fois par jour? Attendez. Quoi! ce petit homme musqué, dont les manieres bruyantes apprêtent à rire à tant de monde?

JULIE *après avoir réflechi.*

Quel petit homme?

TOINETTE.

Ce jeune fou, qui, s'il faut l'en croire, rend toutes les Dames tributaires de ses charmes; qui dit être si recherché dans toutes les bonnes compagnies de la ville, & qui le dit tout seul?

JULIE.

O les plaisantes désignations!... Quel, enfin; car je ne....

TOINETTE.

Oh, quel? Il me semble que je m'explique: autrement ce Léandre haut de deux pouces, si vain, si léger, toujours gesticulant ou minaudant, qui dit tout connoître, tout savoir, & qui a si bonne opinion de lui-même, quoiqu'il ne fasse rien que de très-petit, & qu'il n'ouvre jamais la bouche sans dire une impertinence.

JULIE.

Tais-toi: à force de contrefaire les gens, tu les rends méconnoissables. Léandre n'est pas l'amant que j'ai en vue. Il se peut fort bien qu'il m'aime; mais il est très-sûr que je ne l'aime pas: je

je le reçois, parce qu'il eſt d'une famille diſtinguée.

TOINETTE.

Il le dit; mais il faut croire qu'il ment avec la foule.

JULIE.

Quoiqu'un peu prévenu en ſa faveur, il eſt rempli à mon égard de politeſſe, de ſoumiſſion, d'obéiſſance; il s'empreſſe, il m'admire, il fait mon éloge, & cela me flatte, Toinette, cela me flatte infiniment. Au bout du compte, c'eſt un eſclave de plus que j'ai à mes pieds.

TOINETTE.

Mais, Mademoiſelle....

JULIE.

Vois-tu, Toinette, euſſé-je mille amans, je ne ferois jamais mauvaiſe mine à aucun : ma politique veut que je me montre la même envers tous, fuſſent-ils groſſiers, hideux, bêtes.

TOINETTE.

J'avoue que ce....

JULIE.

Ecoute donc, lorſque le nombre de mes amans a bien groſſi, je marque mon bien aimé dans la foule de tous mes adorateurs, & je couvre mon jeu ſi adroitement, que je me fais aimer de tous, quoique je n'en aime bien véritablement qu'un.

A la vérité, je me moque d'eux, je les berne; mais ils ne le ſavent pas. Si une pique, ſi un contretemps, ſi quelque coup du ſort m'enleve celui dont j'ai fait choix, alors je jette le dévolu ſur un autre; ſi ce ſecond m'échappe, j'en choiſis un troiſieme; ſi je perds le troiſieme, j'ai recours à un quatrieme, & ainſi à l'infini. Ma chere Toinette, en ſuivant cette méthode, je ne peux jamais manquer d'amans.

TOINETTE.

Voilà une politique bien rafinée! C'eſt-à-dire que vous les gardez comme une poire pour la ſoif. Mais.... vous biaiſez il y a une heure : ne me ferez-vous donc point connoître votre futur époux?

JULIE.

Voici ſon portrait : c'eſt un jeune Avocat de ta taille, à peu près, & âgé d'environ vingt-cinq ans. Il eſt d'une phiſionomie douce & prévenante; il a l'abord des plus gracieux, les manieres nobles, & le ſon de la voix très-intéreſſant. Il ſait du latin, du grec & de l'hébreu.

TOINETTE.

Belle qualité!

JULIE.

Il danſe, chante, & joue parfaitement; il eſt doux, poli & galant. Oh, Toinette! il eſt galant au-delà de toute expreſſion. Y es-tu?

TOINETTE.

Peut-être.

JULIE.

C'eſt enfin (rappelle cette époque) celui qui, un jour, dans le fonds du jardin (tu vis tout cela, toi) pouſſoit à mes pieds ces ſoupirs de feu qui me déchiroient l'ame; qui articuloit ſi tendrement ces *hélas!* capables de fendre un cœur de rocher; qui s'abandonnoit à la triſteſſe la plus touchante; qui m'embraſſoit quelquefois, mais ſi à propos, ſi légerement, que je n'avois pas le courage de m'en fâcher.

TOINETTE.

En un mot, c'eſt Juſtin. Si Juſtin vous eſt cher, je ſouhaite de tout mon cœur que ce mariage ait lieu; mais je crains fort qu'il n'en ſoit comme de celui de votre frere, & que vous ne vous berniez là-deſſus l'un & l'autre.

JULIE.

Qu'appelles-tu, berner?.... Mais, tu ne ſais donc rien de ce qui ſe paſſe?

TOINETTE.

Je ſais tout ce qui concerne le prétendu mariage de votre frere; je ſais qu'il fait depuis long-temps une cour ſervile à Mademoiſelle Clarice, fille de Madame Hauton, qu'il lui exprime tous les jours ſa paſſion en de très-pompeux diſcours, tant en latin qu'en français; mais je ſais auſſi que Clarice l'abhorre, qu'elle le trouve ce qu'il eſt,

c'eſt-à-dire mauſſade & impertinent; je ſais que Mad. Hauton ne le voit chez elle qu'avec indignation & avec fureur; je ſais enfin que ce mariage eſt ridicule, abſurde, & qu'il ne ſe fera point.

JULIE, *d'un air outré.*

Il faut être bien effrontée pour oſer me tenir en face de pareils propos! Quoi! mon frere...

TOINETTE *bruſquement.*

Mademoiſelle, nous revenons toujours à la vieille querelle; mais je vous jure que je ne mollirai jamais ſur cet article; jamais, non, jamais je ne me réſoudrai à vanter en votre frere des talens & un mérite qu'il n'a pas. De grace ne gênez point ma ſincérité; autrement, point de commerce : vous vous épancherez où il vous plaira, & je ne me mêlerai plus de rien.

JULIE, *avec un ſourire malin.*

Parle, je t'écoute avec un vrai plaiſir; je t'admire.

TOINETTE.

Oui, je dis, & n'en démordrai point, que votre frere, avec toute ſon érudition, eſt un très-petit génie de toutes les façons. Je dis qu'il a l'eſprit faux, le goût dépravé, le langage affreux, les manieres inſupportables; je dis, en un mot, qu'il eſt un Pédant & un fou.

JULIE.

Voilà qui eſt fort obligeant : je t'en remercie pour lui.

TOINETTE.

Je dis que Monſieur votre pere enrage de voir tous les jours ſa maiſon inondée de Badauts, de Quidams, & de mille ſots Docteurs qu'une inutile étude a pâlis.

JULIE.

Elle eſt polie à l'excès.

TOINETTE.

Je dis qu'il a raiſon d'enrager, parce que votre ſociété eſt véritablement une ſociété de pieds-plats, de gens mépriſables, qui n'ont aucune eſpece de mérite, ou qui du moins n'en ont qu'à leurs propres yeux.

JULIE.

Il faut voir la fin de ſon impertinence.

TOINETTE.

Ne me parlez pas de gens nourris de latin & de grimoire de Collége : les pâtres, oui, les pâtres eux-mêmes ſont moins ſauvages qu'eux, & je les préfére. (*Appercevant Juſtin.*) Oh, oh! voilà du lugubre : c'eſt préciſément l'objet de tous vos vœux. Il nous amuſera un peu ; j'ai un vrai plaiſir de voir & d'entendre les gens de loix.

JULIE.

Je te défends étroitement de dire un ſeul mot.

SCENE IV.

JULIE, TOINETTE, JUSTIN.

JUSTIN.

RECEVEZ, charmante Julie, les hommages du plus tendre de vos ferviteurs.

JULIE.

Adieu, mon doux ami.

JUSTIN.

Voici enfin le jour qui doit décider de mon bonheur ou de mon malheur. Que la nuit paffée a été horrible pour moi, ma chere Julie! Combien d'idées défefpérantes n'ai-je pas roulé dans mon imagination! J'ai cru voir & entendre en fonge votre barbare pere s'oppofer à notre union, & infulter à nos feux. J'ai cru voir fes mains paternelles s'appefantir fur l'unique objet de mes vœux...... Je me fuis éveillé en furfaut; mon émotion étoit extraordinaire. Je me fuis vêtu avec précipitation, & j'ai couru vers ma Julie, afin que fa préfence rende à mon ame le calme qu'elle a perdu.

JULIE.

Ce fonge, mon cher ami, n'eft pas auffi chimérique que vous pourriez le penfer. Mon pere...

JUSTIN, *tout hors de lui-même.*

O ciel! qu'entends-je? Barbare, qu'allez-vous dire?

JULIE.

Le ſort nous pourſuit, mon cher Juſtin : mon oncle, mon pere, tous ſe déclarent contre nous.

JUSTIN, *d'un ton de déſeſpoir & de fureur.*

Quoi! je dois renoncer.... Non, je ne ſaurois ſurvivre.... Que la foudre, & tous les fléaux enſemble....

JULIE.

Eh bien! faut-il pour cela vous déſeſpérer? La perte de Julie, quelque forte que ſoit l'amitié qu'elle a pour vous, doit-elle vous affliger? Conſolez-vous, mon tendre ami; mille autres perſonnes d'un mérite ſupérieur au ſien....

JUSTIN.

Quoi! vous-même, barbare, vous avez le courage d'inſulter à ma douleur? Eſt-ce ainſi que vous prétendez adoucir un cœur déchiré? Mon horrible ſort eſt pour vous, ſans doute, une eſpece de triomphe. Il ne le ſera pas long-temps: la mort va terminer....

JULIE *en arrêtant Juſtin qui veut ſortir pour ſe tuer.*

C'eſt aſſez, mon trop fidele amant; je ſuis ſatisfaite. Je ne vous ai donné cette fauſſe allarme, que pour ſavoir ſi vos ſentimens à mon égard

égaloient la force & la ſincérité des miens, & vous me faites voir qu'ils ſont à toute épreuve. Votre ſonge n'eſt encore qu'une chimere, & le ſera, j'eſpere, toujours. Mon oncle eſt très-diſpoſé en votre faveur; il vous eſtime & vous aime preſque autant que moi. Mille perſonnes lui ont parlé de vous avec éloge, & il doit venir tout à l'heure pour engager mon pere à nous rendre heureux.

JUSTIN *affectueuſement.*

Ah, bonne Julie, que ces paroles ſont douces! qu'elles ont de charmes pour moi! Je puis donc aſpirer encore au bonheur.... Je puis.... Ah! ſi mon eſpérance n'étoit pas vaine, quel mortel ſeroit plus heureux que moi? Y a-t-il de félicité plus parfaite que celle qui naît de l'union de deux cœurs qui s'aiment tendrement?

TOINETTE *à part.*

O le bon, l'excellent Avocat!

JULIE & JUSTIN *chantent un Duo qui leur eſt familier.*

Ah! quel plaiſir, quelle douceur,
Que de jouir d'un tendre cœur
Qui vous eſtime & qui vous aime!
Non, il n'eſt pas de ſort plus doux;
Et les Dieux, oui, les Dieux même,
Malgré leur pouvoir ſuprême,
Tout Dieux qu'ils ſont, en deviendroient jaloux.

JULIE.

Je ſuis fort d'avis que nous ne pouſſions pas

notre ſéance plus loin ; il y a mille argus qui nous épient : ſi mon pere nous trouvoit enſemble, tout ſeroit perdu..... Je l'entends..... il vient, ſauvons-nous.

JUSTIN, *en cherchant une iſſue.*

Toinette eſt au moins de notre parti ?

TOINETTE *à part.*

Il me fait enfin la grace de m'adreſſer la parole. (*A Juſtin.*) Oui, Monſieur, du parti contraire... (*Seule.*) Pour moi, qui ne crains perſonne, je demeure.



SCENE V.

BERTRAND, CLARICE, TOINETTE.

TOINETTE, *en se retranchant de maniere à n'être point apperçue.*

AH! le voilà donc ce Midas! Il faut que je me donne la comédie avec lui. Il est si ridicule, que je le trouve agréable.

BERTRAND.

Les gosiers épouvantables de cent canons de quarante-huit qui vomiroient des montagnes de feu, l'horreur des volcans qui poussent des tourbillons de soufre, de cendre & de fumée....

CLARICE, *en bâillant.*

Eh, Monsieur! je vous perds de vûe.

TOINETTE *à part.*

Ma foi, en matiere de galimathias, Sancho-Pança ne peut rien auprès de lui.

BERTRAND.

Et les vagues livides d'une mer qui mugit & qui s'élance, ne sauroient, Mademoiselle, ébranler mon cœur martial, s'il étoit question de soutenir les intérêts de vos beaux yeux.

CLARICE, *en bâillant.*

Vous êtes bien poli.

TOINETTE *à part.*

Il faudroit une charrue à cet animal, pour occuper ces bras, cette jeunesse qui se perd dans l'inutilité.

BERTRAND.

(Il va jusqu'au bout de la période sans prendre haleine.)

Oui, la foudre de Jupiter, le glaive exterminateur, les cent bras de Briarée, le prodigieux Encelade, le Minotaure de Crete, l'effrayant Tiphon, l'horrible Polyphême....

TOINETTE *à part.*

Que diable dit-il?

BERTRAND.

La rage des Euménides, les Hyppocentaures, les Cyclopes, les Gorgones, les Harpies, les Chimeres, les Sphynx, les Hydres, les Pythons ne seroient pas capables de m'arrêter.

TOINETTE *à part.*

Diable, Monsieur Bertrand, voilà du pointu!

CLARICE, *en bâillant.*

Oh, que vous êtes un terrible harangueur!

BERTRAND.

Ils ne feroient qu'éguillonner mon courage: une impétuofité aveugle me domineroit, je précipiterois tous mes coups; vous le verriez, j'en mourrois de plaifir. (*La voix lui manque.*)

TOINETTE.

Si fa phrafe pouvoit le fuffoquer........

CLARICE, *en riant.*

Qu'avez-vous donc? La voix vous manque.

BERTRAD, *tout effoufflé.*

Excufez mon extinction de voix; c'eft l'effet de la période.

CLARICE.

Pourquoi les faites-vous fi longues?

BERTRAND.

Ne craignez point, Mademoifelle; on ne trouve rien d'anfractueux, rien de fcabreux, rien d'anguleux, quand il eft queftion de donner des preuves de fon amour à la plus aimable des perfonnes.

CLARICE.

Heureufement, toutes ces déclarations partent des lèvres, & le cœur n'y a point de part.

(*Toinette éclate de rire, pour fe faire appercevoir.*)

BERTRAND.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette lourdaude? Je t'apprendrai bien la civilité.

TOINETTE *à part.*

Oui, vous, ſur-tout, qui êtes incivil juſques dans vos politeſſes.

CLARICE.

Où eſt ta Maîtreſſe, Toinette?

BERTRAND.

Vil inſecte élevé de la fange! ſi ma main....

TOINETTE, *en éclatant de rire.*

Que demande-t-il celui-là avec ſon air falot?

CLARICE.

Dis donc, Toinette, où eſt Julie?

TOINETTE.

Je la crois dans la maiſon.

BERTRAND.

Tu as bien la mine de te faire étriller, avec tes airs indécens, & tes manieres tabariniques.

CLARICE.

Eſt-elle occupée?

TOINETTE.

Je ne ſaurois vous dire. (*A Bertrand.*) Mais, je trouve Monſieur tout à fait particulier. Comment! eſt-ce donc un mal de rire quand on en a ſujet? Qu'il débite ſon fatras à ſon aiſe, & qu'il me laiſſe en repos. (*Elle éclate de rire.*)

BERTRAND *courroucé.*

Cette Chevaliere....

CLARICE.

Il faut lui pardonner; elle eſt ſujette à des épanouiſſemens de rate qu'elle ne peut empêcher.

BERTRAND.

Cette Chevaliere....

CLARICE.

Crois-tu donc que Julie ſoit viſible?

TOINETTE.

Mais, je crois bien qu'oui.

BERTRAND.

Cette Chevaliere devroit être mémorative de la leçon que je lui donnai la ſemaine derniere.

TOINETTE.

Vous, des leçons? A moi? Je crois qu'un homme à qui tout le monde en donne ne peut en faire à perſonne.

BERTRAND, *qui pourſuit Toinette.*

Attends, vile créature ; mon bras....

(*En la pourſuivant, il tombe de ſon long par terre : dans cet intervalle, Clarice fait ſemblant de ſortir ; il s'en apperçoit, court à elle pour l'empêcher, & Toinette revient en riant aux éclats.*)

(*A Clarice.*)

Mademoiſelle, je vous demande mille pardons pour tous les mauvais propos de cette inſolente. C'eſt une folle, qui rit d'un objet idéal : *Ridere ſine re eſt ſignum ſtultitiæ.*

CLARICE.

Toinette une inſolente ? Une folle ? Toinette eſt charmante ; elle a le caractere excellent, elle eſt vive, badine, enjouée : je l'aime de tout mon cœur.

(*Toinette s'approche de Clarice, pour lui dire quelque choſe à l'oreille.*

BERTRAND.

Je vois bien qu'une bonté d'entrailles qui vous eſt naturelle vous porte à excuſer la licence effrénée de ſa bouche impudente.

CLARICE.

Ma bonté, Monſieur, n'eſt pas dans mes entrailles ; mais la juſtice eſt dans mon cœur & ſur mes lèvres... Toinette, va t'en, je te prie, dire à Julie que je ſuis venue pour avoir le plaiſir de

la voir.... Ou, faiſons mieux, allons la trouver.

BERTRAND.

J'aurai, Mademoiſelle, le précieux honneur de vous accompagner.

CLARICE.

Pas, s'il vous plaît, Monſieur; j'ai un ſecret important à communiquer à votre ſœur, & je n'ai pas beſoin d'un tiers pour cela.

TOINETTE, *bas.*

Venez donc, Mademoiſelle, & laiſſons-là cet original.

BERTRAND, *en faiſant de très-mauvaiſe grace un profond ſalut à Clarice, qui lui a déjà tourné le dos.*

Dans ce cas-là, Mademoiſelle, je m'impoſe l'obligation de demeurer, malgré la rude & exceſſive violence que ſe fait mon cœur pour ſe ſéparer de ce qu'il a de plus cher au monde.

(*Sa voix ſe fortifie de plus en plus, & Clarice a diſparu avant qu'il ait achevé ſa période.*)



SCENE VI.

SCENE VI.

BERTRAND *seul.*

BON, elle est touchée... ou les apparences seroient fort trompeuses.... Ces colloques furtifs... ces minauderies... ces bâillemens tendres & langoureux sont une preuve patente du désordre où j'ai mis son cœur.... La rougeur lui couvroit le visage lorsqu'elle est sortie, & elle ne m'a sans doute quitté si brusquement, que pour m'empêcher de jouir de mon triomphe....... Je ne veux pourtant pas me borner à lui inspirer de l'amour, il faut encore que je lui prouve que j'ai éte avant dans le pays grec & latin, & que j'ai, corbleu, du savoir & du raisonnement jusqu'au bout des ongles.

SCENE VII.

BERTRAND, GÉRONTE.

GÉRONTE, *en surprenant Bertrand, qui cherche à s'échapper.*

OU cours-tu, marousle? Je t'ai vu & entendu. Je n'ai pas perdu un mot des propos fades & grossiers que tu as tenu à Clarice, & j'ai eu le plaisir de t'entendre siffler & bafouer. Va, tu me confirmes de plus en plus dans l'idée où je suis que tu ne vaux rien.

BERTRAND.

Mais enfin, mon pere, qu'eſt-ce qui vous induit à avoir toujours de moi une idée ſi défavorable?

GÉRONTE.

Toute ta conduite, fils indigne.

BERTRAND.

Mais je me conduis, ce me ſemble, comme un autre.

GÉRONTE.

Va, tu n'es qu'un ſot & un orgueilleux, digne d'être abandonné & oublié.

BERTRAND *à part.*

Le compliment eſt flatteur.

GÉRONTE.

Souviens-toi ſeulement de ce que je t'ai ſignifié aujourd'hui. Si d'ici à ce ſoir tu ne te décides pour un état, je te chaſſe de ma maiſon. Je ne veux plus nourrir un inutile, qui ne fait, depuis le matin juſqu'au ſoir, que manger, boire & dormir. Non, non, il faut ou s'éloigner de moi, ou s'occuper, ou crever.

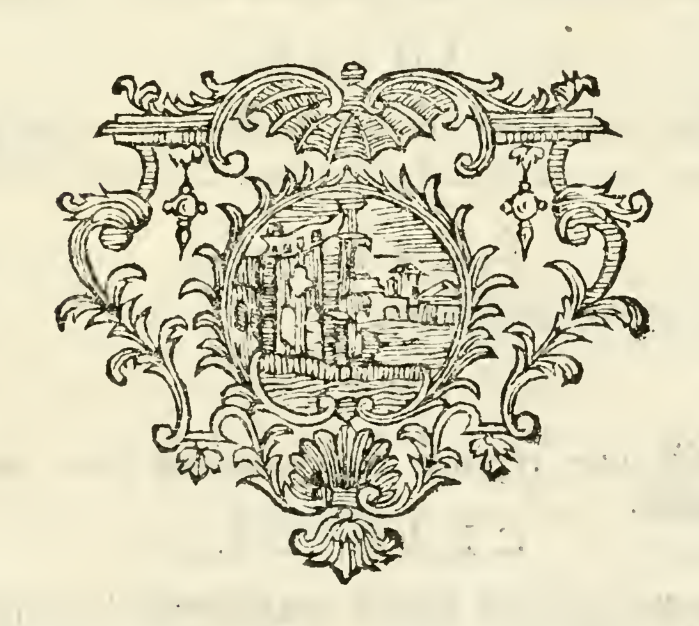


SCENE VIII.

BERTRAND *ſeul.*

O Ciel! quelle efferveſcence! quelles vociférations! J'aimerois mieux vivre avec les Chichimeques, les Cannibales ou les Topinambous, qu'avec cet homme. Mais, ne perdons point de temps; livrons de nouveaux aſſauts au cœur de Clarice, & embraſons-le, ſi nous pouvons.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLARICE, JULIE.

CLARICE.

MA chere, je ne ſaurois me vaincre là-deſſus. Non tous les éloges faſtueux de votre Frere ne me touchent pas, au contraire ils me révoltent.

JULIE.

Mais, ma chere, ne pourroit-on pas vous demander ce que vous lui trouvez de ſi révoltant?

CLARICE.

Tout ſans exception.

JULIE.

Voilà une réponſe trop générale pour être véritable.

CLARICE.

Voulez-vous du détail? votre frere eſt groſſier, incivil, affecté, parleur impitoyable, ridicule & ſot. D'après ce portrait vous ſentez bien qu'avant qu'il puiſſe devenir mon époux, il faut qu'on

le jette une ſeconde fois au moule. Pardonnez à ma ſincérité, vous m'avez forcée de vous répondre.

JULIE.

Vous avez le coeur dur. Jamais une perſonne ſenſible & réconnoiſſante n'a rejetté les humbles témoignages d'une eſtime reſpectueuſe & d'un amour ſans bornes. Quand on ſe ſent d'un caractere aſſez mauvais pour n'être pas ſuſceptible de ſenſibilité, on doit tout au moins feindre d'en avoir. Pardonnez à ma ſincérité, votre réponſe mérite bien cette replique.

CLARICE.

Je n'approuve point vos principes. Je crois au contraire qu'on ne doit jamais feindre, & c'eſt la regle que je me ſuis preſcrite. Non, ma chere, mon cœur ne ſauroit paroître touché, lorſqu'il ne l'eſt pas en effet, & lorſqu'il n'a aucun ſujet de l'être.

JULIE.

Il ne croit point en avoir, parce qu'il eſt ingrat & ſauvage; car enfin, deſcendons un peu dans ce détail. Que pouvez-vous raiſonnablement reprocher à mon frere? n'eſt-il point à votre égard auſſi poli & auſſi complaiſant qu'on le peut être? Ne va-t'il pas au-devant de tout ce qui peut vous faire plaiſir? ne vous a-t'il pas fait mille fois l'offrande de ſon cœur, de ſa ſanté & de ſa vie même; ne ſe ſoumet-il point à toutes les épreuves que vous ordonnerez de lui? n'a-t'il pas pour vous une eſtime & un amour ſans bor-

nes? & enfin, n'eſt-il pas mon frere? & ne devriez-vous point paroître un peu moins dure envers lui, en conſidération de la tendre amitié que j'ai toujours eu pour vous? oui je le repete, vous avez un cœur où l'humanité n'eſt jamais entrée.

CLARICE.

Vous ne me rendez pas juſtice, je ne ſuis point une farouche & une inflexible comme vous me dépeignez; je ſuis naturellement ſenſible, & mon cœur, comme celui de toutes les perſonnes de mon ſexe, cherche à remplir ſon vuide & à ſe donner à celui qui ſaura le gagner; mais il ne peut avoir que les ſentimens qu'on lui inſpire. En puis-je d'avantage ſi votre frere ne ſait pas l'art de plaire, & ſi tous ſes empreſſemens, toutes ſes démonſtrations d'eſtime & d'amour, loin de toucher mon cœur & de l'entraîner, ne font que le révolter & l'éloigner? ..... & puis ma mere m'a défendu de l'écouter, ſous peine d'encourir ſon indignation. En voilà aſſez, je penſe, pour me juſtifier. Le voilà donc ce frere en queſtion. Quel air! quelle démarche! quel habillement! l'amour n'a pas sûrement aſſiſté aujourd'hui à ſa toilette.



SCENE II.

CLARICE, JULIE, BERTRAND, JUSTIN.

BERTRAND.

ET je vous dis, moi, que Newton eſt un ſot, & que ſon ſyſtême de l'attraction devroit révolter tout homme raiſonnable.

JUSTIN.

Je vous en crois, mais ne vous fâchez pas; deux amis, comme nous, ne s'égorgeront pas ſans doute pour un pied de mouche.

BERTRAND.

Qu'appellez vous des amis? Il n'eſt point d'ami qui tienne, lorſqu'il eſt queſtion d'un fait qui intéreſſe les ſciences, & dans ces occaſions-là, plutôt que de céder, je me ferois hacher; d'ailleurs il ſuffit que j'aye avancé une propoſition pour que je la ſoutienne *Dentibus & roſtro.*

(Il apperçoit Clarice & il court à elle.)

JUSTIN, *à part.*

Bien lui vaut que je trouve ſa ſœur jolie, & que je ſonge à devenir ſon beau-frere, ſans cela il trouveroit bien à qui parler.

(*Il apperçoit Julie qui vient au-devant de lui pour lui parler à l'oreille.*)

BERTRAND.

L'on ſent un plaiſir inenarrable, Mademoiſelle, toutes les fois que l'on a l'honneur de vous voir.

CLARICE.

Vous ferez beaucoup mieux, Monſieur, de continuer vos raiſonnemens avec la perſonne que vous venez de quitter.

BERTRAND.

Un ſeul de vos regards ſuffit, Mademoiſelle, pour faire ſuſpendre mes occupations les plus graves, pour porter le deſordre dans mon cœur, pour le ſubjuguer & le faire voler au-devant de vous, pénétré de reſpect, d'eſtime, de zele & d'amour.

CLARICE.

Vous voilà donc de nouveau ſur les grands complimens. O le déſagréable homme !

BERTRAND.

Que voulez-vous, Mademoiſelle, on a beau s'armer de toute ſa philoſophie, on a beau jurer d'être inſenſible à vos charmes; vous paroiſſez dans tout votre éclat; on vous voit, le cœur s'embraſe & s'élance, il oublie ſes ſermens & il ſe rend.

CLARICE, *d'un ton moqueur.*

Il faut que mes charmes ſoient bien puiſſans pour produire de pareils effets.

BERTRAND, (*Clarice bâille.*)

Autant que les cedres du Liban ſurpaſſent les humbles viornes, autant les charmes incomparables de votre viſage lumineux ſurpaſſent les attraits vainqueurs des beautés les plus rares.

CLARICE, *d'un air impatient.*

Etes vous fou, Monſieur? Quel langage me parlez-vous-là? vous ſavez bien que je n'ai pas été élevée comme vous au milieu des fleurs de la rhétorique; au nom de Dieu, briſons-là, oubliez-moi, c'eſt toute la grace que je vous demande.

BERTRAND.

Moi vous oublier, Mademoiſelle, moi?

Le cerf d'un vol hardi traverſera les airs.
Le habitans des eaux fuiront dans les déſerts;
La ſaone ira ſe joindre aux ondes de l'Euphrate.
Avant qu'un lâche oubli me faſſe une ame ingrate,

Quam tuus è noſtro labatur pectore vultus.

CLARICE.

O que vous êtes tendre! que vous êtes touchant! en vérité on ne peut pas y tenir.

JULIE, *qui s'eſt rapprochée.*

Eh mon frere, tu es bien bon, de te fondre

pour une ingrate en témoignages d'amitié & d'estime ; porte ailleurs ton encens. Ne sais-tu pas que Clarice est plus insensible que le marbre & que l'airain ?

CLARICE.

Je suis insensible quand rien ne m'engage à ne l'être pas.

BERTRAND.

Comment donc, Mademoiselle, aurois-je eu le malheur de perdre involontairement vos bonnes graces ?

CLARICE.

Monsieur, on ne sauroit perdre un bien qu'on n'a jamais possédé.

BERTRAND.

Je sais bien, Mademoiselle, que la sphere de mon génie ne sauroit atteindre la hauteur du vôtre ; je sais que la légéreté d'un faon qui bondit n'est pas comparable à la marche tardive d'un bœuf qui rumine ; le doux coloris de l'aurore naissante, au teint livide & basané d'un Philosophe réclus ; la voix enchantéresse d'une sirene aux aigres croassemens d'un corbeau enroué ; en un mot, les graces de la déesse d'Amathonte à l'air pesant & grossier d'un cyclope ; mais, Mademoiselle un cœur.......

CLARICE *en colere.*

Mais, Monsieur, vous êtes un sot en trois lettres, & vous m'assommez. (*A Julie.*) Ma

chere, les fautes sont personnelles; & quoique je deteste votre frere je n'en serai pas moins toujours, votre sincére amie, & votre très-humble servante. (*Elle sort.*)

JULIE.

Quel affreux caractere? Quel excès d'ingratitude? Tu la comble d'éloges, & elle t'accable d'outrages.

BERTRAND.

Que faire là, ma sœur? il faut la livrer à la dépravation des ses sentimens; c'est une tête de linotte, qui ne connoît pas encore le mérite des personnes, & dont l'esprit n'a pas deux pouces de profondeur; mais si jamais aussi je l'obtiens pour épouse, je lui apprendrai bien.....

JULIE.

A propos d'épouse, as tu vu mon oncle? lui as tu parlé? prend il bien à cœur le succès de cette affaire? verra-t'il aujourd'hui Madame Hauton?

BERTRAND.

Mon oncle est toujours le meilleur parent de la terre; il m'a promis monts & merveilles, & il ne tiendra pas à lui que cet himenée ne s'accomplisse; au-surplus, j'ai résolu de prendre le temps comme il viendra.

JUSTIN.

Je ne puis m'empêcher de le dire. Je doute qu'on trouvât entre les deux poles un aussi

honnête homme que Monsieur Géronte; il est affable, généreux, bienfaisant; il ne faut en vérité que le voir pour l'estimer & pour l'aimer. Je desire....

JULIE.

Mon pere est là! Nous sommes perdus. *(Ils s'échappent tous par différentes issues.)*

SCENE. III.

GÉRONTE, BONNEFON.

BONNEFON.

IL y a dans presque tous les pays un abus détestable. Les peres font les enfans ce qu'ils veulent. Ils les prédestinent à leur guise, à l'état qui s'accommode le plus à leur façon de penser, & à la situation de leurs affaires. Ils ne comprennent pas ou ne veulent pas comprendre, que la nature, la santé, les talens, l'humeur doivent déterminer un enfant à l'état qu'il embrasse, & que c'est vouloir le perdre, que de lui en donner un pour lequel il sent de l'aversion. Je veux, dit quelqu'un de ces peres dénaturés, que tel soit homme de guerre, tel marchand, tel médecin, tel moine. Je reserve tant de filles pour la maison, tant pour le mariage, tant pour le couvent. Il faut qu'un enfant, destiné par son pere à être Prêtre, devienne Prêtre ou qu'il creve. Il n'y a pas de milieu; tel se sent porté pour le monde & abhorre le monachisme que le pere

a voué au froc, avant même qu'ils fût au monde. Il faut prendre ce froc ou être accablé de sa malédiction. Que croyez-vous, mon frere, qui porte les peres à ces indignités? une injuste préférence, le plus sordide intérêt; un moine ne coute rien à ces barbares. Ils font un prêtre à peu de fraix. D'ailleurs il y a certain vieux oncle, pourvu de bons bénéfices, qu'il ne faut pas laisser sortir de la famille. Avec ces beaux établissemens le bon ordre souffre, & la condition des enfans est toujours des plus horribles. Voilà la regle générale. Je veux croire, mon frere, que vous êtes de l'exception.

GÉRONTE.

Je ne suis pas aussi turc que les peres dont vous venez de parler; mon fils se fera ce qu'il voudra, mais il se fera quelque chose, oh! pour çà.....

BONNEFON.

Il est dans cette volonté.

GÉRONTE.

Cordonnier s'il veut, Tailleur, Maçon; qu'il prenne un état qui l'occupe, qui me débarrasse de lui & je suis content.

BONNEFON.

Oh! mon frere, Tailleur, Maçon, c'est bon pour le discours, un tel état ne feroit honneur ni à vous ni à lui.

GÉRONTE.

Les métiers, mon frere, n'ont rien de honteux par eux-mêmes; il n'y a que les ames vaines &

bornées qui y attachent une idée de bassesse & de mépris. Est-ce que mon fils ne peut pas, le marteau ou la truelle à la main, être honnête homme, avoir des sentimens s'il en est susceptible, en un mot mériter le nom de citoyen & servir sa patrie? Je n'ai jamais compris les raisons qui engagent les Français à penser là-dessus différemment des Anglais. Encore un coup, mon fils peut prendre un métier, il peut devenir Maçon, oui Maçon, & je ne m'y oppose point.

BONNEFON.

Vous voulez rire, sans doute.

GÉRONTE.

Il y a vingt ans que j'ai ce Docteur sur les bras; je ne puis plus le supporter; il faut que je m'en délivre à quel prix que ce soit.

BONNEFON.

Votre fils......

GÉRONTE.

Après l'avoir nourri quinze ans dans les Collèges, j'ai la douleur de ne voir en lui qu'un pédant qui estropie trois ou quatre Langues, qui subtilise sur-tout, qui est l'horreur de la société.

BONNEFON.

Mais, mon frere.......

GÉRONTE.

J'avois pensé qu'un peu d'étude le rendroit

poli, judicieux, homme de bon goût. Point du tout. Il est devenu plus gauche, plus sot plus dégoûtant ..... Est-il possible que les sciences qui ne sont faites que pour polir & éclairer l'esprit, ne servent si souvent qu'à le gâter & à l'abrutir ?

BONNEFON.

Quelques années de plus ....

GÉRONTE.

Les études de ce malheureux me coutent vingt mille francs comme un denier, mais sans mentir j'en donnerois autres vingt mille qu'il n'eût jamais rien lu, rien dit, rien pensé.

BONNEFON.

Ho! mon frere, l'éducation ....

GÉRONTE.

Quoi, mon frere, est-ce qu'il ne vaudroit pas mieux qu'il fût sourd, aveugle & muet, tout ensemble ? Oui, sans contredit, cela vaudroit mieux.

BONNEFON.

Mon neveu est encore un jeune homme, un enfant, il faut espérer que la raison ....

GÉRONTE.

Sa défunte mere est bien cause de tout ceci. Le bon Dieu lui ait fait paix ; mais, parbleu, cette malheureuse femme me persécuta, me har-

cela à un point qu'on ne peut l'exprimer...... (il faut avouer que ce que les femmes veulent, elles le veulent bien). J'eus beau lui repréſenter l'avantage qu'il y avoit à faire entrer mon fils dans le commerce ; j'eus beau lui objecter que nos revenus étoient trop minces pour le pouſſer dans l'étude des ſciences, & qu'il étoit d'ailleurs très-douteux qu'il y réuſſît ; .. elle ne m'écouta point. Il a de grandes diſpoſitions dit-elle, il a de grandes diſpoſitions ; il réparera tout par ſon ſavoir ; il occupera un jour des charges, il ſe fera un nom, il faut le faire étudier ...... J'y conſentis comme un ſot ; comme un ſot je débourſai beaucoup d'argent pour payer des penſions, pour le niper, pour l'arranger. Il demeura quatorze ou quinze ans dans la poudre des Livres, il revint, je l'ai gardé cinq ans, & le voilà.

BONNEFON.

C'eſt trop long-temps, mon frere, vous laiſſer ignorer le deſſein de vos enfans. Bertrand & Julie m'ont chargé de vous dire qu'ils ſongent ſérieuſement, mais très-ſérieuſement à s'établir. Julie a donné ſon cœur à Monſieur Juſtin, jeune Avocat de cette Ville ; Bertrand ne ſoupire que pour Clarice, fille de Madame Hauton, & ils vous demandent l'un & l'autre par ma bouche votre conſentement. Cette nouvelle ne peut ſans doute que vous cauſer bien du plaiſir & de la ſatisfaction.

GÉRONTE *d'un air ſurpris.*

Vous dites que mes enfans veulent s'etablir ? Comment veulent-ils s'établir ?

BONNEFON.

BONNEFON.

Ils veulent s'établir, c'est-à-dire, se marier.

GÉRONTE.

Se marier ? Mes enfans se marier ? Que prétendez-vous dire ? Expliquez-vous donc ? Vous me déchirez, quel mystere est ceci ?

BONNEFON.

Du mystere, bon Dieu ! il n'y en a point. Mon neveu fait la cour à Clarice, il l'aime & voudroit l'épouser. Julie a du penchant pour Justin, ils s'aiment tendrement tous les deux, & ne seroient point fachés de se marier ensemble. Je ne trouve là rien que de fort clair, de fort naturel, & de fort raisonnable.

GÉRONTE.

Et moi je ne trouve rien de plus indigne & de plus détestable. Une fille qui a du respect & de l'attachement pour son pere, l'instruit elle-même de ses inclinations, prend conseil de lui & n'aime que de son agrément. Ce n'est point lorsque l'affaire est consommée, ce n'est point après mille entrevues toujours criminelles, lorsqu'elles sont furtives, qu'une fille bien née doit se déclarer à son pere. Tout est donc renversé dans cette maison ? Oh ! il faut que j'éclaircisse le fait.. (*Il appelle Julie*).

BONNEFON.

Eh ! mon frere ne vous mettez point en humeur ;

la chose n'en vaut assurément pas la peine, vous regardez comme un crime, ce qui n'est qu'une faute légere.

GÉRONTE.

Qu'appellez-vous, mon frere, une faute légere? C'est une abomination. (*Il appelle de nouveau Julie.*)

SCENE IV.

GÉRONTE, BONNEFON, TOINETTE.

TOINETTE.

QU'EST-ÇA, qui demande?

GÉRONTE.

C'est moi. (*Appercevant Toinette.*) Comment cette friponne est encore dans ma maison?

TOINETTE *d'un ton badin.*

Oui, Monsieur.

GÉRONTE.

Ayez pour agréable d'en sortir tout-à-l'heure; & par le chemin le plus court.

TOINETTE.

Du meilleur de mon cœur, Monsieur, mais ayez vous-même pour agréable de me payer mes gages; vous savez que je n'ai pas encore reçu une obole.

GÉRONTE.

Payer des gages ? quels gages ?

TOINETTE.

Les miens. Il a ſix ans & demi que je ſuis chez vous, & c'eſt à raiſon de cent francs par an. (*Elle ſe tourne vers Bonneſon.*) Belle récompenſe, Monſieur, pour une fille qui a tout le train de la maiſon ſur les bras, & qui pour l'avantage de ſon maître, entre dans les détails les plus bas, & eſt d'un menage qui va juſqu'à la craſſe ; vous ne ſauriez croire....

GÉRONTE.

Qu'eſt-ce que je vous dois ? Point de ces airs-là avec moi. Je lui caſſe les bras.

TOINETTE.

Monſieur, je trouve avec mon arithmétique naturelle que la ſomme s'éleve à ſix cens cinquante livres. Payez, & je ne ſuis plus votre ſervante.

GÉRONTE.

Que dit-elle ? Six cens cinquante.....

TOINETTE.

Oui, Monſieur, cela même.

BONNEFON.

Voilà un furieux compte mon frere.

GERONTE.

Si je m'en croyois ..... ſi je m'en croyois ... ; on m'a toujours dit que ma bonté me perdroit .... va je veux bien ſuſpendre pour quelque temps, un acte de ma juſtice à la conſidération de Monſieur.

BONNEFON.

A la mienne, mon frere ? Ne faites pas ça. Si elle eſt coupable, il faut la mettre dehors, le bon ordre l'exige & je m'y prête de tout mon cœur.

GÉRONTE.

Allons, ce qui eſt dit eſt dit ; mais ſouviens-toi d'être à l'avenir plus obéiſſante & plus docile, fais venir ma fille.

TOINETTE *à part.*

Vous êtes un fin Renard, Monſieur Géronte ; (*à Géronte*). Je m'en y vais.

SCENE V.

BONNEFON, GÉRONTE.

BONNEFON.

IL s'en faut beaucoup que votre Toinette ſoit une bête.

GÉRONTE.

Que voulez-vous ? il faut uſer d'un peu d'indulgence envers nos domeſtiques ; ce ſont comme

des esclaves à qui on doit rendre le joug aussi léger qu'on le peut ; cette fille est un peu insolente par caractere, mais d'ailleurs d'un fort bon service ; elle est fidele, entendue, ménagere, elle a mille bonnes qualités.

BONNEFON.

Il est vrai, c'est un trésor pour vous que cette fille.

SCENE VI.

GÉRONTE, BONNEFON, TOINETTE, JULIE.

TOINETTE *à part.*

QU'AVEZ-VOUS donc ? vous tremblez ? ô que vous êtes simple ! votre pere, vous dis-je, est une franche grue ; c'est un homme à mener par le nez ; rassurez-vous donc, (*à Géronte.*) Monsieur, vous voilà obéi.

JULIE.

Que veut mon cher pere ?

GÉRONTE.

Avancez, avancez, Mademoiselle, parlons un peu. Il m'est revenu que vous avez pris du goût pour un certain Avocat nommé Justin, que vous l'amusez, que vous lui donnez des rendez-vous ; en un mot que vous l'aimez.

JULIE.

Mon pere je ne le hais point.

TOINETTE, *bas.*

Allons ferme.

GÉRONTE.

On ma dit plus, vous voulez l'épouser.

JULIE.

Si vous daignez y consentir, je m'y prêterai sans répugance.

BONNEFON.

Allons elle est sincére.

GÉRONTE, *courroucé.*

Vous vous y prêteriez, ma fille? il faut être bien hardie pour me faire une pareille réponse. Vous vous y prêteriez?.... Vous devriez rougir de honte, & vous cacher vingt pieds sous terre. Vous, vous aviser d'avoir des amans? de les recevoir? de les écouter? vous morveuse? & encore à mon insçu.

TOINETTE.

Voilà un visage bien allumé.

JULIE.

Pardonnez-moi, mon pere, ce n'est pas à votre insçu; je reçois Monsieur Justin ouvertement, mon frere ne nous quitte pas; nous lisons, nous

chantons, nous nous promenons, & les choſes ſe paſſent dans toute la décence imaginable.

GÉRONTE.

Oui, nous liſons, nous chantons, nous nous promenons, & quand tout cela eſt fait, que faiſons-nous ?

JULIE.

Rien du tout, mon pere.

GÉRONTE

Je n'en ſais ma foi rien.

JULIE.

Mai, mon pere, il eſt bien aiſé......

GÉRONTE.

Taiſez vous. Oh pour du caquet & de mauvaiſes raiſons elle n'en manque jamais ; elle n'eſt pas de ſon ſexe pour rien, & ce ne ſeroit pas ici la premiere fois qu'elle auroit cherché à m'en impoſer par le fard de ſes paroles emmiellées. La ruſée ſait l'art de préſenter les choſes du bon côté & de rendre toujours ſa cauſe bonne, quelque mauvaiſe qu'elle ſoit. Affreux talent, & qui n'eſt que trop commun!

BONNEFON.

Allons donc mon frere, rendez-vous à la juſtice & à la vérité. Votre fille ne mérite pas tous ces mauvais traitemens.

GÉRONTE.

Au nom de Dieu, mon frere, ne la ſoutenez pas, vous ne feriez que m'aigrir davantage.

BONNEFON.

Aigrissez-vous, fachez-vous, enflamez-vous, si vous voulez, je dis, & je soutiens, que la querelle que vous lui suscitez est injuste; que vos reproches sont mal fondés, & qu'elle n'a blessé, par sa conduite, ni le respect qu'elle vous doit, ni les bienséances qu'elle doit à son sexe. Elle a vu Monsieur Justin dans votre maison, sans intrigue, sans mystere, en présence de tout le monde, & de vous-même. Le jeune homme lui a plu par toutes les rares qualités dont il est doué. Son cœur n'a pu se défendre de l'estimer & de l'aimer. Elle desire de s'unir à lui par le nœud sacré du mariage; quoi de plus raisonnable? quoi de plus licite? il n'y a donc qu'une haine horrible qui vous porte à accabler votre fille de reproches qu'elle ne mérite pas.

TOINETTE, *à part*

Que réponds-tu là bourreau?

GÉRONTE.

Non, mon frere, je ne hais point mes enfans; je les aime, je les forme au bien, & vous les gâtez. Vous avez pour eux une indulgence qui va jusqu'à la foiblesse, & si vous étiez pere vous tiendriez, sûrement, tout autre langage. Quoi, ma fille entretiendra une liaison secrete avec un homme pendant des années entieres, & je n'en saurai rien? & l'on me jouera comme un blanc-bec? & je ne pourrai pas me plaindre? oui, je le soutiens, c'est fouler aux pieds les sentimens, l'honneur;

c'eſt mépriſer un pere, & ſe rendre indigne de ſes bontés.

BONNEFON.

O Ciel ! quelle âcreté !

TOINETTE, *tout en s'éloignant & ſe tenant ſur ſes gardes.*

Duſſé-je être pendue il faut que je parle. Monſieur, vous traitez votre fille indignement ; en vérité cela crie vengeance. Mademoiſelle, a envie de ſe marier ; eh bien quel mal y trouvez-vous ? y a-t'il de loi qui déclare que le mariage eſt un crime ? que fait-elle qu'uſer des droits de la nature, tout ainſi que vous, que Monſieur, que tant d'autres ? prétendriez-vousla faire languir dans un indigne célibat ?

BONNEFON *fait un éclat de rire.*

GÉRONTE.

Écoutons juſqu'au bout cette impudente.

TOINETTE.

Si le cœur ne vous dit plus rien, ſi toute eſpece de ſentiment eſt éteint en vous, ſi vous êtes glacé, vos enfans ne ſont pas de même ; ils ſont jeunes, bien portans, c'eſt leur tour d'aimer ; & vous êtes pire qu'un tigre ſi vous vous y oppoſez. Si je vous déplais, donnez-moi mes gages.

BONNEFON, *fait un ſecond éclat de rire.*

GÉRONTE.

Diroit-on que c'eſt-là une ſervante qui parle ? il faut l'entendre pour le croire.

TOINETTE, *en ſe tenant ſur ſes gardes.*

Sachez, Monſieur, que nous ſommes tous paîtris de la même boue. Je ſuis ſervante, votre grand-pere étoit meunier, & mes petis-fils ſeront peut-être Gentilshommes; raiſonnablement parlant, la différence des conditions eſt une chimere; la nature auroit pu faire pâtres ceux qu'elle a fait Rois.

GÉRONTE.

Si je fais tant que de prendre certain inſtrument, qui n'eſt pas loin d'ici, je lui donne une leçon dont elle ſe ſouviendra le reſte de ſa vie.

TOINETTE, *en s'en allant.*

J'ai tout dit, Monſieur, je me retire.

SCENE VII.

BONNEFON, GÉRONTE, JULIE.

BONNEFON.

VOTRE Toinette eſt familiere comme les épîtres.

GÉRONTE.

Quelques piſtoles qu'on lui doit la rendent d'une effronterie inſupportable.... mais.... quel eſt cet habillé de noir qui approche ?

BONNEFON.

C'eſt l'aimable Juſtin.

SCENE VIII.

BONNEFON, GÉRONTE, JULIE, JUSTIN.

JUSTIN *à Géronte.*

JE viens, Monſieur, pour avoir l'honneur de vous voir.

GERONTE.

Monſieur, je ne ſuis pas viſible dans ce quart d'heure-ci. Je traite avec Monſieur d'une affaire de la derniere conſéquence, & vous me ferez grand plaiſir de nous laiſſer ſeuls.

JUSTIN *en regardant Julie par côté.*

Monſieur, je vous demande mille pardons. Si j'avois prévu la circonſtance, je me ſerois bien donné de garde de vous interrompre. Je prendrai mieux mon temps, Monſieur, pour avoir l'honneur de vous faire ma cour.

GÉRONTE.

Monſieur, jé ſuis votre ſerviteur bien humble. (*à ſa fille*) comme cette égrillarde-là rougit !

(BONNEFON *témoigne à Juſtin par des ſignes qu'il peut ſe répoſer ſur lui*)

SCENE IX.

BONNEFON, GÉRONTE, JULIE.

GÉRONTE.

VOILA donc Monſieur le Juriſconſulte ? Non, non, il ne me faut point de ces gens-là.

BONNEFON.

Mais, mon frere, ne vous paroît-il point un garçon fort compoſé, fort poli ? Croyez-vous donc qu'un mariage allât ſi mal ? vous jetteriez dans votre famille un homme de lettres, un Avocat, & le parent d'un Juge qui eſt un bien galant homme. Vous ſavez que cela fait honneur & plaiſir en cas de procès ?

GÉRONTE.

Eh ! bien en cas de procès ?

BONNEFON.

E! h oui, en cas de procès, le Juge, l'Avocat,

tout concourt, on se défend comme un turc.

GÉRONTE.

Permettez-moi de vous dire, mon frere, que vous deraisonnez. Car enfin, ou on a bon droit ou on n'en a pas. Si on a bon droit on gagne son procès. Si on n'en a pas, on le perd. La chose est toute simple. Que me fera donc la parenté d'un Juge & d'un Avocat?

BONNEFON.

Eh! mais que sai-je?.. La main de l'Avocat franche. La bonne amitié de celui qui l'écoute... moi je n'entends pas toutes ces affaires, mais il me semble toujours que ce mariage iroit fort bien..

GÉRONTE.

Il me semble, mon frere, que vous extravaguez. On diroit à vous entendre que l'administration de la Justice est arbitraire, & que les procès ne sont que ce que le Juge les fait être; est-ce que les regles de l'équité ne sont pas immuables? Y-a-t'il dans le monde un Juge assez abominable pour réfuser bonne justice à des plaideurs?

BONNEFON.

Tout ce que vous dites là est très-judicieux, très-sensé; mais...... je n'en ai pas moins raison, & j'en suis toujours pour ce que j'ai dit.

GÉRONTE.

En un mot, comme en mille, mon frere, je

ne marie point ma fille avec la chicane. Je suis un petit bourgeois, & mon gendre le sera aussi, parce que je ne veux point qu'il soit plus gros Monsieur que moi. La science, de même que la meilleure parenté du monde, n'est en général, selon moi, qu'une vraie chimere, & je tiens qu'il vaut mieux être paysan, oui paysan & vivre à son aise, qu'être un savant, ou un homme de la premiere volée, & mourir de faim; voilà mon systême, ma fille; en conséquence, le mari que je vous donnerai sera un roturier & un sot, mais il sera riche.

BONNEFON.

O que vous êtes terrible aujourd'hui, je ne crois pas.....

GÉRONTE.

C'est assez pour des gens comme nous de savoir lire, écrire, chiffrer & connoître de quel côté le vent souffle; nous n'en savons pas davantage.

BONNEFON.

Mais avouez que vous vous laissez furieusement dominer par le tempérament? quoi! faut-il que parce qu'on a du savoir on vous devienne méprisable & odieux?

GÉRONTE.

Chacun, mon frere, pense & agit comme il lui plaît. Je veux me conserver vingt ou trente ans encore si je peux, & pour cet effet me donner un gendre qui ne m'assassine d'aucun grimoire;

un gendre qui ſoit une bête, & qui me laiſſe vivre. Je vous proteſte que, quiconque épouſera ma fille, ſtipulera avec moi dans le contrat de mariage, qu'il ne me dira, de ſa vie, ni vers ni proſe......

BONNEFON.

Ho, ho, pas même de la Proſe, mon frere?

GERONTE.

Ah! pardonnez-moi de la Proſe, puiſque nous parlons tous en proſe, mais...... qu'il ne me chantera ni vers, ni philoſophie, ni géometrie, qu'il ne me dira jamais rien que je n'entende; qu'il ne ſera point un délicat & un orgueilleux, qu'il ſaura dans le beſoin prendre une poële, bêcher un carreau de jardin, puiſer de l'eau, & enfin ſe rendre utile au ménage, toutefois que beſoin ſera. L'homme eſt né pour le travail...... & vous, ma fille, que faitez-vous? Point de bas? Point de broderie? Quoi jamais le cœur ne vous diroit de vous occuper? Jamais, jamais? Je prétends ma fille, que vous viviez tout comme moi à la ſueur de votre front, ſans cela vous n'aurez ni mon amitié, ni mon bien. (*Elle fait triſtement la révérence, & s'en va*)

SCENE X.

GÉRONTE, BONNEFON.

GERONTE.

POUR le Docteur il peut ſe marier quand il voudra, pourvu toutefois qu'il ne vive pas chez

moi, & que Madame Hauton, dont il doit, dites-vous, devenir le gendre, ne me demande rien. Car je ſuis bien aiſe de vous dire qu'il n'aura pas un ſol.

BONNEFON.

Il aura toujours cette portion conſacrée par la nature, je veux dire ſa légitime, de laquelle vous ne pouvez pas le priver.

GÉRONTE.

Lui une légitime? lui? ..... il n'en aura morbleu point. J'ai prévu tous les événemens, & j'ai fait depuis peu mon teſtament, dans lequel je n'ai point oublié de le deshériter dans les formes. Où-eſt-il ce Monſieur-là? qui l'a vu? Il me fuit l'indigne, il me fuit. Veuillez-bien lui parler, mon frere, & lui dire que je lui donne un plein & entier pouvoir de ſe marier, toutefois ſous certaines conditions que je me propoſe de faire avec ſa future belle-mere. Dois-je aller chez elle, ou doit-elle ſe rendre chez moi? .... au nom de Dieu, finiſſons vîte cette affaire, & qu'il n'en ſoit plus queſtion.

BONNEFON.

Fort bien, mais auparavant je ſuis d'avis que vous vous faſſiez lavementer, ſaigner & purger; car je crains que quelque débordement d'humeurs ne vous étouffe.

GERONTE,

Oui, oui, mon frere, continuez d'inſulter à mon malheur.

ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BONNEFON, JULIE.

BONNEFON.

ALLONS, bride en main, ma fille, ne précipitons rien. Ton pere eſt un tigre, mais il ne le ſera pas toujours.

JULIE.

Ah, mon oncle, qu'il ſera difficile de le faire changer de ſentiment après tous les cruels reproches qu'il vient de me faire.

BONNEFON.

Repoſe-toi ſur moi, maniéce, je n'ai pas encore épuiſé tous les moyens. Puiſque ce mariage te fait plaiſir, il m'en fait auſſi; je le deſire, je le veux, & il ſe fera, je t'en réponds.

JULIE.

Mais ſi mon pere s'y oppoſe? s'il eſt toujours infléxible?

BONNEFON.

Je connois le défaut de la cuiraſſe. Ton pere s'oppoſe à un mariage à cauſe des dépenſes né-

ceſſaires qu'il entraîne ; ſi je marie ma fille, dit-il, il me ſaudra acheter des nipes, des joyaux, faire des préſens, donner des fêtes; & ce qui eſt plus, il faudra aſſigner une conſtitution dotale qui me dépouillera d'une partie de mes biens. Voilà comme il raiſonne par avarice. Ainſi dés que je flatterai ſon eſpoir de quelque libéralité en ta faveur, tu verras ce même homme, qui, n'a guere, vomiſſoit feu & flame, s'adoucir, s'humaniſer & devenir plus rempant que le lierre.

JULIE, *en ſautant au col de Bonneſon.*

O! mon cher oncle, comment reconnoîtrai-je toutes les généreuſes bontés que vous avez pour moi. Vous ne ceſſez.........

BONNEFON.

Il faut t'échapper, quelqu'un vient. Si ton pere nous trouvoit enſemble, il croiroit que l'intrigue ſe joue d'intelligence.

SCENE II.

BONNEFON, BERTRAND.

BERTRAND.

BON jour, mon oncle.

BONNEFON.

Ah! c'eſt toi mon neveu. Je te dirai que j'ai de fort mauvaiſes nouvelles à t'apprendre. Je viens de paſſer une groſſe heure avec ton pere,

mais jamais je ne l'ai trouvé auſſi indiſpoſé contre toi. Il ne ſe poſſedoit pas. Il a juré ſes grands Dieux qu'il ſe déferoit de toi à quel prix que ſe fût. Il conſent à ton mariage avec Clarice, mais, non-ſeulement, il ne veut pas vivre avec toi, mais encore il te refuſe même la légitime. Il m'a dit avoir fait, de puis peu, un teſtament, dans lequel tu es déshérité dans les formes.

BERTRAND.

Je n'en ſuis pas ſurpris, mon oncle, mon pere ſe plaît toujous à me nuire.

BONNEFON.

Ne cherche point la cauſe de ton malheur dans l'injuſtice de ton pere, mais prends-la plutôt dans tes manquemens eſſentiels à ſon égard. Au lieu de te ménager ſes bonnes graces, par des manieres inſinuantes, reſpectueuſes, par des ſecours, des égards, de la ſoumiſſion, tu es ſans ceſſe à l'affliger & à le déſeſpérer. Ton latin, par exemple, ma foi, il ſeroit temps de te corriger là-deſſus Comment! tu en vexes, tu en accables toute la terre?

BERTRAND.

Eh! mon oncle, le latin eſt une langue morte, bien plus noble que le jargon françois.

BONNEFON.

Oui, mais il eſt impertinent de parler en latin à un homme qui ne peut répondre qu'en français. Mon cher ami, j'ignore l'art de feindre. Tout ce que je te dis a ſa ſource dans mon

cœur. Je vois avec douleur qu'un garçon que j'aime, & que je voudrois pouvoir eſtimer, ſe rend odieux à la ſociété, par les mauvais uſage qu'il fait de ſes talens.

BERTRAND.

Mais enfin, parlons *ſerió*. Que trouvez-vous à redire dans ma conduite? de quoi vous plaignez-vous? de quoi ſe plaint le public?

BONNEFON.

Je me plains, le public ſe plaint, ton pere ſe plaint, de ce que tu n'es pas uni dans ton langage.

BERRTRAND.

Uni? comment uni? que veut dire cela uni?

BONNEFON.

Oui; c'eſt-à-dire, de ce que tu ne parles pas comme toute la terre parle; de ce que tu t'exprimes avec des mots barbares, épouvantables; il faudroit pour te comprendre être toujours le dictionnaire à la main.

BERTRAND.

Mais enfin, quels mots? je ne ſache point employer dans mes raiſonnemens aucunes locutions qui ne ſoient idoines.

BONNEFON.

Tu en emploies-là d'affreux. Le mot locu-

tion eſt impropre, & le mot idoine eſt du temps de François I. Ces expreſſions-la ſentent l'école à une lieu.

BERTRAND.

Ah! mon oncle, quel eſt votre goût? il paroît bien que le ſel attique...........

BONNEFON.

Crois-m'en, mon cher, je te le dis de bonne amitié, ce ſtile-là n'eſt pas du tout du bel uſage. On ne s'exprime point avec cette emphaſe dans la ſociété des honnêtes gens. On y parle purement & uniment. La converſation reſpire un air de liberté, qui ne s'embarraſſe, ni de la chûte périodique des phraſes, ni de l'harmonie des ſons, & on y emploie une expreſſion honnête, naturelle, qui ne tient ni du trop grand ni du trop bas. Rien au monde d'auſſi ſot que de faire l'orateur en converſation. Les périodes compaſſées, la figure, les grands mots ne ſont ſupportables que dans les livres.

BERTRAND.

Si l'éloquence............

BONNEFON.

Laiſſe-là ton éloquence pour un moment. Ne te figure pas qu'il ſoit néceſſaire d'avoir fouillé dans tous les Auteurs pour acquérir le titre d'homme poli, & pour apprendre à juger ſainement des choſes. Le général des perſonnes, dont nous admirons l'air aiſé, le bon goût, l'eſ-

prit, n'ont jamais lu un livre. Ils ſont polis par caractere, par habitude ; tout ce qu'ils diſent eſt à eux ; ils plaiſent naturellement. Au contraire, ceux qui tiennent tout de l'étude n'ont preſque aucun uſage du monde ; ils ſemblent de vrais machines, ne diſent rien du leur, n'accompaggent leurs diſcours d'aucune grace : ſérieux, tendre, enjoué, tout eſt froid chez eux, tout eſt dit avec je ne ſais quel air de groſſiéreté & de contrainte qui déplaît, qui choque. On les déteſte ſouverainement. Voilà mon cher neveu l'effet de tes livres.

BERTRAND.

Vous parlez, mon oncle, le langage des perſonnes qui ſe font gloire de ne rien ſavoir ; c'eſt-à-dire, que pour plaire à ces gens-là, il faut brûler les Cicerons, les Ariſtotes, les Demoſtenes, les Thucidides, les Plutarques, ces doctes inimités & inimitables, qui vomiſſent l'éloquence à torrens ; c'eſt-à-dire, qu'il faut paſſer ſon temps à ſe veautrer comme des pourceaux dans la fange des vices ; c'eſt-à-dire, qu'il faut renoncer à toute doctrine, & vivre déſormais comme des quadrupédes ?

BONNEFON.

Il eſt extravaguant. Comme il prend le contrepied de tout !

BERTRAND.

Les ſciences, dit un grand homme, ſont la thérapeutique de l'eſprit. Elle le policent en le

déchargeant de ses terrestréités. Quel orateur, quel poëte trouverez-vous qui ait donné des éloges à l'ignorence ? avez-donc oublié ce bel apophthegme de l'incomparable énéïde de Virgile.

Neglegtis urenda filix innascitur arvis.

Et cet autre d'Horace, couché dans les 268 & 269 vers de son art poëtique, où ce Prince des Lyriques dit, dans les termes les plus sublimes ;

. . . . *exemplaria græca.*
Nocturna versate manu, versate diurna.

BONNEFON.

Je n'ai jamais oublié ces passages-là, parce que je n'ai jamais lu Virgile ni Horace, que je me fais gloire d'ignorer ; je ne connois, mon cher, d'autre guide que le sens commun ... Je n'ai garde cependant de mépriser absolument la science. Je conviens qu'elle est estimable, lors qu'on ne sait que ce que l'on doit savoir, lors qu'on acquiert des connoissances utiles par elles-mêmes, & qui tendent à polir l'esprit, ou à rectifier les mœurs. Mais entasser du grec & du latin sans jugement, en faire mal-à-propos, & devant toute sorte de personnes un insipide & fastueux étalage, se croire par son savoir un homme important dans la société, vouloir tout assujettir à l'empire de ses décisions, & souvent par de vains sophismes, chercher à heurter la raison même, & à renverser les vérités les mieux établies, voilà le vice d'un grand nombre de gens que je pourrois nommer. Ce vice est aussi le tien, & je le trouve détestable. Mais voilà

ton pere. Garde-toi bien de lui parler de Virgile ni d'Horace, Le diable m'emporte il te romproit les bras.

SCENE III.

BONNEFON, BERTRAND, GÉRONTE.

BONNEFON.

ADIEU mon frere. Voici votre fils qui vient se soumettre à tout ce qu'il vous plaira ordonner de lui.

GÉRONTE.

Lui, se soumettre? il y a dix ans qu'il fait sa volonté, qu'il la fasse toute sa vie:

BONNEFON.

Mais, mon frere, il faut bien que le jour qui doit couronner ses feux lui rende toute votre tendresse?

GÉRONTE.

Il ne falloit pas s'en rendre indigne.

BONNEFON.

Mais du moins, vous donnerez votre consentement à son mariage?

GÉRONTE.

Volontiers, mon frere, volontiers, je le donnerai dix fois s'il le faut. Où faut-il donc pêcher cette Madame Hauton ? vient-elle chez moi ? ou bien dois-je aller chez elle ? j'ai des affaires & n'ai point de temps à perdre.

SCENE IV.

GÉRONTE, BONNEFON, BERTRAND, Mde. HAUTON.

BONNEFON.

VOILA Madame Hauton qui vient fort à propos. Oui c'est elle-même : Toinette........ Toinette........

TOINETTE

Que vous plaît-il, Monsieur ?

BONNEFON.

Avancez un fauteuil pour Madame.

TOINETTE *en se retirant.*

Tout à l'heure.

BONNEFON.

Madame, j'ai l'honneur de vous saluer.

GÉRONTE.

Bon jour, Madame.

Mde. HAUTON.

Messieurs, je suis votre très-humble servante.

BONNEFON.

Malgré l'accueil peu flatteur que vous me fites hier, Madame, j'ose insister encore sur la demande que j'eux l'honneur de vous faire.

Mde. HAUTON, *d'un air emporté.*

Moi, donner ma fille à Monsieur Bertrand? moi? je me pendrois & je la pendrois plutôt. N'en parlons plus, Monsieur Bonnefon, je dirois peut-être des choses que Monsieur ne seroit pas bien aise d'entendre, (ceci s'adresse à Bertrand.)

GÉRONTE, *étonné.*

Qu'est-ce que j'entends?

BERTRAND.

On diroit, Madame Hauton, que vous avez des abominations à m'imputer; parlez, Madame Hauton, notre réputation est *in tuto.*

GÉRONTE.

Comment, mon frere, Madame n'est pas déterminée?

Mde. HAUTON.

Je n'ai pas des abominations à vous imputer. Mais ſans être abominable, vous êtes aſſez imparfait pour mériter le titre d'homme odieux. Quand vous ne ſeriez qu'un ſot parleur comme tout le monde vous en reconnoît, c'en ſeroit aſſez je penſe pour.........

BERTRAND, *d'un ton impoſant.*

qu'appellez-vous ſot parleur, Madame? les ſots parleurs ſont chez vous.

GÉRONTE.

Je ne comprends rien à tout ceci.

Mde. HAUTON, *à Bertrand.*

Vous êtes un impertinent.

BONNEFON.

Eh Madame, terminons cette affaire à l'amiable.

GÉRONTE.

De quelle eſpérance étiez-vous donc venu me berner, mon frere?

Mde. HAUTON.

Oui, vous êtes un ſot parleur, & je vous le prouverai. Rappellez un peu la viſite que vous me fites dernierement. Quel triſte rôle ne jouâtes-vous point auprès de ces Dames? Que veu-

lent dire ces fades complimens que vous entamâtes à propos de rien, & dont vous ne putes vous tirer? Que signifient vos sentences, votre latin, vos longs termes remplis d'a & d'o & toute l'impertinente rhétorique dont vous nous assomâtes quatre heures durant?

GÉRONTE.

O l'indigne, le détestable sujet!
(Toinette porte un fauteuil qu'elle traîne après Mde. Hauton toutes les fois que celle-ci change de place.)

TOINETTE.

Madame, voici un siége.

Mde. HAUTON.

Pensiez-vous discourir avec quelque régent de Collége? étoit-il nécessaire de parler comme vous fites du soleil & de la lune pour complimenter Mde. Argante sur sa convalescence? Ne peut-on donc se faire entenre sans traîner dans les discours tout ce que la langue a de plus barbare & de moins usité? A force de vouloir prouver qu'on a de l'esprit, on prouve qu'on n'est qu'un sot.

BERTRAND, *avec indignation.*

Vous devriez, Madame Hauton.............

Mde. HAUTON.

Allez, allez, votre imagination se joue de vous. Vous êtes bouffi d'orgueil; & parce que

vous ſavez quelque mot latin, quelque miſérable lambeau d'auteur, vous vous autoriſez à regarder les autres comme vos inférieurs & à les mépriſer comme de la boue.

(Toinette traîne toujours le ſiége après Mde. Hauton.)

BONNEFON.

C'eſt aſſez, Madame, c'eſt aſſez.......Il n'eſt point........

GÉRONTE.

Continuez, Madame, continuez.

Mde. HAUTON.

Vous crutes briller, vous crutes vous faire un nom dans l'eſprit des ces Dames avec vos grands mots, votre faſtueuſe érudition, vos airs hautains & pédanteſques, vous le crutes? pauvre garçon, vous futes généralement ſifflé & hué.

BERTRAND, *tout en promenant.*

Abi in malam rem execranda mulier.

TOINETTE.

Baiſſez-vous, Madame, voici un fauteuil qui vous tend les bras.

Mde. HAUTON.

On ne s'empare point ainſi d'une converſation. C'eſt aux Dames à la déterminer; & puis chacun l'intéreſſe par toutes les idées que le bon goût

peut fournir. Avec elles point de latin, point de philoſophie, point d'idée ſale, point de grimoire d'aucune eſpece. (*A Géronte.*) Je me flatte, Monſieur Géronte, que vous ne déſaprouverez point la petite leçon que je donne à Monſieur votre fils.

GÉRONTE.

Comment, Madame, vous lui rendez le plus grand ſervice du monde, & je vous en remercie pour lui.

Mde. HAUTON.

Vous ne ſauriez croire, Monſieur, combien on trouve dans le monde de ces faux ſavans, dignes émules de votre fils, & qui ſont comme lui le fléau de la ſociété. Il eſt inutile d'avoir de la raiſon avec eux. Parlez-leur poſément & avec délicateſſe; n'haſardez rien que de bien juſte & qui ſoit généralement reçu; ne bleſſez jamais la vérité, ils ne vous tiennent aucun compte de tous ces égards, & vous regardent, avec tout votre bon ſens, comme un fort triſte animal. Au contraire, donnez-vous un certain air groteſque, pouſſez des pointes, employez des mots qui réſonnent; crachez beaucoup, mouchez, faites du fracas, alors vous êtes aimable, charmant, parfait.

BONNEFON.

C'eſt aſſez exaler votre aigreur, Madame. Les fautes que vous reprochez à mon neveu ne ſont pas les ſiennes, mais celles de ſon âge; ſon eſprit ne péche que par trop d'abondance, & je crois

que la raiſon le corrigera inſenſiblement ; quoi-qu'il en ſoit, je vous renouvelle à l'un & à l'autre, la priere que je vous ai fait, à vous, Madame, d'accorder votre fille à mon neveu, & à vous mon frere, de donner la votre à Monſieur Juſtin ; & afin que vous ne diſiez pas que je n'apporte dans cette affaire que des paroles, je conſtitue dix mille écus à ma niéce par contrat de mariage ; & je conſtitue une pareille ſomme à mon neveu. Ce n'eſt pas tout, je prends ſur moi toutes les dépenſes que vous ſerez l'un & l'autre obligés de faire à l'occaſion de ces deux mariages. On mangera chez moi, on ſe rejouira chez moi, toutes les fêtes ſe donneront chez moi. Je ſuis ſans enfans, je regarde ceux de mon frere comme les miens propres ; & je leur connois un cœur trop bon, pour qu'ils me donnent lieu de me répentir de mes libéralités. Madame & Mr. que me répondez-vous ?

GÉRONTE.

Oh, pour moi je réponds qu'on ne tient pas contre dix mille écus, & que vous méritez de diſpoſer de ma fille.



SCENE V.

Mde. HAUTON, JUSTIN, TOINETTE, *& les Acteurs précédens.*

BONNEFON.

O la bonne nouvelle, Monſieur Juſtin, courez-donc.

JUSTIN.

Meſſieurs, j'ai l'honneur de vous ſaluer, comment ſe porte Monſieur Géronte?

GÉRONTE.

Fort bien, Monſieur, à vous rendre mes devoirs.

BONNEFON, *à Juſtin.*

Remerciez donc l'auteur de votre félicité. Vos vœux ſont exaucés; Julie doit devenir votre épouſe.

JUSTIN, *en embraſſant Géronte & le preſſant dans ſes bras.*

Agréez pere reſpectable ce foible témoignage de ma réconnoiſſance; je conſacre à jamais cet heureux jour...........

GÉRONTE, *en ſe débarraſant de Juſtin.*

Ouf, laiſſez-moi, laiſſez-moi donc, & remerciez plutôt mon frere, qui conſtitue dix mille écus

écus à ma fille, car ſans cela, je vous parle ſincèrement, je doute fort que vous l'euſſiez jamais eue.

JUSTIN *à Bonneſon.*

Quelles actions de graces n'ai-je point à vous rendre, Monſieur, non-ſeulement vous vous montrez mon protecteur, mais encore mon plus ſignalé bienfaicteur.

BONNEFON.

Je n'ai fait, Monſieur, que ce que j'ai cru devoir à votre mérite, ainſi vous ne me devez aucun remerciement.

JUSTIN.

Ah Monſieur, je ne puis plus douter que vous ne ſoyez la bonté même.

BONNEFON.

Et vous, Madame, que me faites vous l'honneur de répondre? Puis-je me flatter que vous accorderez vore fille au tendre amour que mon neveu a conçu pour elle, & aux dix mille écus que je lui conſtitue?

Mde. HAUTON.

Monſieur, les temps ſont bien rudes, & dix mille écus ſont aſſurément fort tentatifs par eux-mêmes, mais ils ceſſent de l'être quand ils appartiennent à un homme qui a plus de dix mille défauts, & lorſqu'on ne peut épouſer l'un ſans l'autre.

BONNEFON.

Cette raiſon, Madame, doit être la plus petite

chose du monde. Ne pouvez-vous pas faire vos conditions dans le contrat de mariage, & obliger mon neveu à tout ce qu'il vous plaira ? Je ne doute pas qu'il n'y consente. N'est-il pas vrai mon neveu?

BERTRAND.

Mon oncle, les temps sont bien rudes, & une aussi aimable personne que Clarice, est assurément très-tentative par elle-même, mais on cesse de l'être lorsqu'on appartient à une mere d'une humeur aussi acariâtre & aussi bourrue que l'est Madame Hauton, & lorsqu'on ne peut devenir l'époux de l'une sans se trouver gendre de l'autre.

BONNEFON.

Voilà d'assez bon françois par exemple...... Au sur-plus, Madame, ne faites rien par complaisance, mon dessein n'est pas d'extorquer ni de mendier votre consentement; je serois au désespoir de gêner vos inclinations, non plus que celles de Mademoiselle votre fille. Le mariage est un état sérieux, & rien ne doit être plus libre qu'un engagement de cette espece....... Allons n'en parlons plus. (*En s'en allant.*) Madame, je suis votre serviteur.

Mde. HAUTON.

Ecoutez, Monsieur Bonnefon.

BONNEFON.

C'est une affaire finie, Madame. Il n'en sera plus question.

Mde. HAUTON.

Mais écoutez vous-dis-je?

BONNEFON.

Eh bien?

Mde. HAUTON.

Pour vous prouver combien j'ambitionne l'alliance d'un auſſi galant homme que vous & que Monſieur......

GÉRONTE.

Ne me mettez pas du nombre, Madame.

Mde. HAUTON.

Je veux bien accorder ma fille à Monſieur Bertrand, mais écoutez bien, ce n'eſt que ſous certaines conditions que je vais expliquer; peut-être déplairont-elles à Monſieur, & dans ce cas-là il n'y aura rien de fait. Mais avant tout, il faut que je ſache ſi je peux légitimement impoſer toute ſorte de conditions. Monſieur l'Avocat aura la bonté de m'inſtruire ſur ce point.

BONNEFON.

Bon, bon, je vois que nous allons être d'accord.

JUSTIN, *d'un air embarraſſé.*

J'oſe ſoutenir l'affirmative, Madame; car...... une condition...... n'eſt autre choſe..... qu'une clauſe inſérée dans un acte qui fait dépendre la validité de cet acte, d'un événement futur & incertain. Tous les livres.......

BONNEFON.

Allons, allons, en voilà plus qu'il n'en faut.

JUSTIN.

D'ailleurs..........

TOINETTE *à part.*

O l'excellentiſſime Avocat.!

BONNEFON.

Oui, d'ailleurs le papier ſouffre tout, & le Notaire écrit tout ce qu'on veut.

JUSTIN.

J'ajoute encore ſurabondamment..........

BONNEFON.

Il ne faut rien ajouter, ... la queſtion parle d'elle-même. *(A Mde. Hauton.)* Vous êtes ſans doute bien ſatisfaite Madame?

Mde. HAUTON.

Monſieur, je ne ſuis pas compétante pour juger de ces matiéres-là. Je n'entends pas les Loix, mais je m'imagine que Monſieur eſt honnête-homme, qu'il m'inſtruit en conſcience, & qu'il ne fait pas avec moi le charlatan.

BONNEFON.

Eh mais cela va s'en dire. Voilà mon frere l'avantage qu'il y a d'avoir un Avocat pour gendre. Ses oracles ne coûtent rien.

JUSTIN.

Et mon Dieu, Monſieur, c'eſt la plus petite choſe du monde. Je m'eſtimerois trop heureux ſi vous me fourniſſiez ſouvent des occaſions à vous prouver mon dévouement reſpectueux.

BONNEFON.

Vous êtes bien poli, Monſieur?

JUSTIN.

Je trouverai toujours ma récompenſe dans le plaiſir que j'aurai de vous être bon à quelque choſe.

Mde. HAUTON.

Eh bien, Monſieur Bertrand, mes conditions ſont, 1°. Que vous jetterez au feu tous Auteurs latins, tous Philoſophes, tous Poëtes, parce que ces animaux-là vous gâtent l'eſprit, & qu'ils vous apprennent ce que vous dévriez ignorer. ma premier condition vous plaît-elle?

(*Bertrand d'un faux air de ſatisfaction, & en ſaluant ridiculement toutes les fois qu'il répond.*)

J'y ſouſcris, Madame Hauton.

Mde. HAUTON.

2°. Que vous abandonnerez pour toujours votre langage barbare, obſcur, hériſſé de termes d'art, que perſonne n'entend & que vous n'entendez pas vous-même.

BERTRAND.

Oui, Madame Hauton.

Mde. HAUTON.

3°. Que vous vous déferez de cette prévention désordonnée que vous avez pour vos idées, & que vous céderez toujours, lorsqu'il n'y aura que vous de votre sentiment, parce qu'il n'est rien au monde d'aussi déraisonnable, que de croire qu'on a raison tout seul.

BERTRAND.

Soit, Madame Hauton.

Mde. HAUTON.

4°. Que vous ferez rogner votre chapeau d'un bon tiers, & que vous serez toujours vêtu décemment & proprement, parce que votre façon singuliere de vous mettre vous rend la risée des honnêtes-gens.

BERTRAND.

D'accord, Madame Hauton.

Mde. HAUTON.

5°. Que vous apprendrez à marcher & à saluer, parce que vous ne savez bien faire ni l'un ni l'autre.

BERTRAD.

Après, Madame Hauton.

Mde. HAUTON.

6°. Que vous vous occuperez solidement, c'est-à-dire, que vous aurez l'oeil sur les affaires

de la maiſon, que vous viſiterez ſouvent les biens, que vous les ferez travailler, & que vous vous montrerez en tout bon pere de famille. Si vous ne rejettez aucune de ces conditions, ma fille eſt à vous.

BERTRAND *d'un ton gravement ridicule.*

Que ne feroit-on pas, Madame, pour ſe procurer l'honneur de la poſſeſſion de Mademoiſelle votre fille!

Mde. HAUTON.

Quel diable de langage parlez-vous-là?

BONNEFON.

Un très-bon langage, Madame. Oh pour le coup vous le reprennez ſans raiſon.

BERTRAND.

Je ſerois au déſeſpoir, Madame, de bleſſer, par quelque mot incongru, la délicateſſe de vos oreilles.

GÉRONTE.

Monſieur l'Avocat, les réflexions me viennent. J'ai de mon côté quelques conditions à vous impoſer; ſavoir, que vous ne vous chargerez jamais d'aucune mauvaiſe cauſe, que vous ne ſacrifierez jamais la vérité & l'équité à un vil intérêt, que vous m'aimerez, que vous m'honorerez; & qu'enflé de votre extraction & de votre ſavoir, vous ne vous oublierez jamais au point de regarder votre beau-pere comme votre

valet. Je ſuis bien aiſe de vous prévenir, parce qu'en général......

JUSTIN.

Oh Monſieur, je ſerai au contraire le votre par-tout où il vous plaira.

BONNEFON.

Allons donc, mon frere, ſoyez le tendre pere de vos enfans, & devenez enfin mieux diſpoſé en faveur des gens de Loi. Ils ne ſont pas, je vous aſſure, auſſi horribles que vous le penſez. On en trouve, je le ſais, qui déshonorent quelque fois leur état, par une coupable ignorance ou par un ſordide intérêt; mais en revanche il y en un très-grand nombre qui ſont remplis de lumieres & de Religion, & qui n'enviſageant que la juſtice, font honneur à une profeſſion ſi noble par elle-même; & je crois que le gracieux Juſtin peut être, avec raiſon, comparé à ces derniers.

JUSTIN.

Vous me faites, Monſieur, plus de grace que je ne mérite.

GÉRONTE.

Les Avocats ne m'ont rien fait; je les crois d'honnêtes gens, de braves gens; ou du moins s'ils ne le ſont pas ils, doivent l'être.

SCENE DERNIERE.

JULIE, CLARICE, *& les Acteurs précédens.*

BONNEFON.

VOICI Julie, accompagnée de Mademoiselle Clarice.......... viens, viens mon enfant, J'ai une si terrible nouvelle à t'apprendre; ton cruel pere t'a condamnée à épouser Monsieur Justin.

JULIE *en embrassant son pere avec transport.*

O mon cher pere,....... le meilleur de tous les peres.

GÉRONTE *en la répoussant.*

Doucement, doucement ma fille, point tous ces élans.

BONNEFON.

Comment vous ne voulez pas qu'elle vous embrasse & qu'elle vous témoigne toute sa satisfaction?

GÉRONTE.

Pardonnez-moi mon frere, mais il y a une maniere honnête de la témoigner, & celle que démontre ma fille passe les bornes de la décence.

BONNEFON.

Ah mon Dieu quel homme! toujours de la philosophie!

JUSTIN.

Je ſuis enfin, Mademoiſelle, au comble de mes voeux. Monſieur votre pere conſent à notre immortelle union, & Monſieur Bonneſon nous accable de ſes bienfaits.

JULIE.

Je tacherai, mon cher oncle, de mériter vos bontés à force de reſpect & d'attachement.

Mde. HAUTON.

Parlons maintenant de vous, ma fille. Vous êtes promiſe en mariage à Monſieur Bertrand.

CLARICE *hors d'elle-même & d'une voix entrecoupée.*

Moi, ma mere?

BERTRAND *d'un ton empoulé.*

Oui, Mademoiſelle, je deviens dans ce jour fortuné le plus fortuné des mortels, &..........

Mde. HAUTON.

Ne prennez point l'allarme, ma fille. Monſieur Bertand n'eſt plus, ou ne doit plus être cet homme que je vous dépeignois odieux & à charge dans la ſociété. Ce n'eſt plus, ou ce ne doit plus être ce jeune extravagant, qui à une intempérence de langue inſupportable, joignoit les airs les plus groſſiers & les plus impertinens. Une politeſſe aiſée doit ſuccéder à cette rudeſſe que vous lui trouviez dans les manieres; la raiſon

pure & ſimple doit prendre déſormais la place de ce ſavoir faſtueux dont il accabloit les honnêtes-gens. Preſque tous ſes livres doivent être vendus ou mis au feu, & il ne doit plus citer, dans la converſation, ni Ariſtote, ni Plutarque. Il doit apprendre à marcher, à ſe préſenter, à ſaluer, à danſer; ſon grand chapeau doit être rogné d'un tiers, & il ne doit demeurer rien de pédanteſque dans ſon habillement, il en vient de donner ſa parole d'honneur; & qui plus eſt, il conſent à s'engager formellement à tout cela dans le contrat de mariage. Vous voyez donc, ma fille, que Monſieur Bertrand, de l'homme du monde le plus ridicule, va devenir le mari le plus commode & le plus agréable.

BERTRAND.

Oui, Mademoiſelle, c'eſt pour l'amour de vous que je fais tous ces indignes ſacrifices.

Mde. HAUTON.

Ce n'eſt pas tout. Monſieur ſon oncle, que voilà, lui conſtitue dix mille écus par contrat de mariage. Cette ſeule conſidération ſeroit ſans doute aſſez puiſſante pour devoir vous déterminer. Vous ſavez que je ne ſuis pas riche, & que vous n'attendez de moi, pour tout héritage, que beaucoup de procès entamés, & la peine de les ſoutenir. Vous ſavez auſſi que vous ne ſerez pas toujours jeune. Ainſi, ma fille, ſoyez raiſonnable, & conſentez.

CLARICE *avec soumission.*

Ma mere, je vous obéirai aveuglément, Faire votre volonté me sera une satisfaction plus chere que tout. Je lui sacrifierai toujours jusqu'à ma liberté & à mon repos.

Mde. HAUTON.

Eh bien voilà ce qui s'appelle une fille obéissante & respectueuse...... En tout cas, mon enfant, si l'engagement que vous allez contracter vous devient dans la suite à charge, si Monsieur Bertrand, abusant de sa parole, & de mes bontés, rend votre sort malheureux, votre mere ne vous abandonnera point; ses bras vous sont tendus, & vous trouverez toujours auprès d'elle un asile contre l'oppression........ Tout sera donc d'accord lorsque Monsieur Géronte aura donné son consentement.

GÉRONTE.

Le mien, Madame ? je le donne assurément de tout mon cœur, oui, de tout mon cœur.

BONNEFON.

Eh bien, que faisons-nous ici debout comme des grues. Allons morbleu, des notaires, du vin, des violons; que la joie brille sur tous les visages. Et Toinette ne dit plus mot ?

TOINETTE *après avoir fait un éclat de rire.*

L'affaire est donc consommée; deux êtres que

la nature avoit déclaré incompatibles ſe rapprochent & s'uniſſent. O effet prodigieux de l'argent!

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monſeigneur le Procureur-Général, un manuſcrit intitulé le PÉDANTISME, *Comédie, & n'y ai rien trouvé de contraire aux bonnes mœurs qui dût en empêcher l'impreſſion.* à Bordeaux, le 13 Novembre 1763.

L. C. LE CLERC.

Vu le Manuſcrit ci-deſſus, & des autres parts; enſemble le certificat du ſieur Le Clerc, n'empêchons l'impreſſion du ſuſdit Manuſcrit, ayant pour titre le PÉDANTISME. à Bordeaux le 14 Novembre 1763.

DUVIGIER.